

L'Amer amour

Du même auteur

LES OUTILS DE LA CLINIQUE

TI EIVAI NSIDIVISEN

Éditions Kastaniotis, 2004

Introduction à l'écoute

1^{re} édition, Arcanes, 1999

2^e édition, Arcanes-érès, 2002

1. *Qu'est-ce que la clinique ?*

Éditions de la BRFL, 1996

2. *L'acte*

Éditions de la BRFL, 1996

Arcanes 1997, 2006

Les parures de l'oralité

1^{re} édition, Springer Verlag, 1992

2^e édition, Arcanes, 1994

LES ENSEIGNEMENTS DE LA PSYCHANALYSE

De la honte à la culpabilité

Arcanes-érès, 2010

Passe, Un père et Manque

Arcanes-érès, 2008

Éloge de la perte

Arcanes-érès, 2006

La naissance du désir

Arcanes-érès, 2005

« *Frères humains qui...* » *Essai sur la frérocity*

Arcanes-érès, 2003

AVEC MICHEL PATRIS

Les cliniques du lien. Nouvelles pathologies ?

Arcanes-érès, 2007

Du désir au désir

Arcanes-érès, 2001

Jean-Richard Freymann

L'Amer amour
L'A-mère (a)mourre

– huit versions –

Préface de Philippe Choulet

Collection « Hypothèses »

érès

Arcanes

REMERCIEMENTS

À Sylvie Lévy, gérante d'Arcanes, qui grâce à son écoute et sa rigueur a permis la constitution de cet ouvrage.

À Évelyne Kieffer, ma secrétaire, qui sait organiser le travail avec professionnalisme et humour.

À Françoise Gottemberg qui une nouvelle fois a fonctionné comme lectrice critique et performante.

À Marie-Françoise Dubois-Sacrispeyre, directrice d'ères, qui permet à chaque livre une nouvelle forme d'échange.

À Philippe Choulet, philosophe, avec lequel s'est mise en place une correspondance pleine de mystères.

À Michel Patris avec lequel le compagnonnage permanent permet nombre d'effets d'enseignements.

À mes amis de la FEDEPSY et de l'EPS avec lesquels fonctionne une confiance créatrice.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3006-1
Première édition © Éditions érès 2002
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Préface, <i>Philippe Choulet</i>	9
L'amour est-il l'effet de ce qui ne tient pas dans la structure ?	19
Quels objets de l'amour ?.....	39
Le psychanalyste résiste-t-il à l'amour ?.....	57
Différentes théories de Freud sur l'amour.....	75
Conceptions sur l'amour et théorie sur la formation des analystes.....	93
Fantasmes et amour.....	109
Peut-on tuer (tu es) l'amour maternel ?.....	127
Amour et transfert après l'analyse.....	145
Bibliographie.....	165
Glossaire.....	167
Index des concepts clés.....	171
Index des noms propres.....	172

*À Delphine, Elsa, Deborah,
Antoine-David, Nicolas*

À Léa

Préface

« L'amour, c'est l'infini au niveau des caniches. »

(L.-F. Céline)

Commençons, justement, en pastichant Céline, au nom si (grand-) maternel. *Ça y est, on r'met la mère en route.* Et, décidément, il nous faut dire de la mère ce que Céline disait du derrière – puisqu'il est question du fondamental : « On croit qu'elle ne nous apprendra plus rien, la mère, et puis on y retourne pour bien être sûr... »

« La mère, donc, la mère, encore et toujours, toujours recommencée. »

Bien sûr, thème récurrent, surtout chez les mâles, qui furent petits garçons avant que d'être hommes (mûrs), hommes amers, hommes à mère – destin, me direz-vous, que d'avoir une mère (comment faire autrement ?), mais que J.-R. Freymann conjugue avec la dimension du hasard : comment se fait-il que j'ai cette mère-là ? cette mère singulière ? ce lien singulier avec cette mère ? L'amer amour de la mère à *mourre*.

Et c'est une certaine mère qu'on voit surtout ici : la mère des mâles, de ceux qui en gardent une trace idéalisée : Aragon et ses doutes, désormais, sur le bonheur, Pessoa et l'expérience de la solitude pour essayer de guérir de la mère – de son absence finale/ça

pend au nez de tout le monde... –, Verneuil, Trenet... Mais on aurait pu mobiliser Romain Gary, Albert Cohen, Marcel Pagnol, Georges Bataille, Supervielle ¹...

Il est vrai que d'autres (Nietzsche, Verlaine², Rimbaud, Flaubert, Céline, Baudelaire, Bazin...) n'ont rien idéalisé du tout. Ils ont bien fait, aussi. Et si Bazin survient ici, en fin de séminaire, c'est aussi au moment où notre auteur amène un « cas » d'analysant... Nous reviendrons sur ce qui nous paraît être la motivation de cette singulière construction.

Ce rapport à la mère est évidemment une question de destin personnel, c'est-à-dire d'idiosyncrasie : que fait-on, en soi-même, de ces traces d'amour maternel, de ses morsures, de son lait ? J.-R. Freymann s'efforce ici de retracer le destin des pulsions, destin déjà orienté par la mère et par l'amour de la mère (à entendre aux deux sens du génitif), soit le devenir des pulsions dans l'ordre des rencontres (la moure, donc), qui se distribue essentiellement dans deux figures, l'autre femme et l'analyste – autrement dit, le vécu et le transfert. Histoire de rappeler, tout de même, contre une certaine vulgate, que l'analyste n'est pas là pour faire passer la pilule (*sic*), je veux dire, la castration, comme double en écho du père. Mais bien pour revenir à la charge sur cette question archaïque, l'*a-mère* (ce par quoi se définit le névrosé).

Sans doute est-ce à ce thème que l'on doit l'émotion qui règne dans ce traitement de choc. On ne voudrait pas si tôt déflorer le sujet, mais indiquons ici quelques lignes de force particulièrement captivantes.

1. Supervielle invoque cette mère morte à sa naissance dans le premier poème de... *Gravitations*, « Le portrait » : « Ma morte de 28 ans »... « J'ai été toi si fortement, moi qui le suis si faiblement/Et si rivés tous les deux que nous eussions dû mourir ensemble/comme deux matelots mi-noyés, s'empêchant l'un l'autre de nager [...] Mère, je sais très mal comme l'on cherche les morts/ [...] Ah! sur ta photographie/Je ne puis pas même voir de quel côté souffle ton regard./Nous nous en allons pourtant, ton portrait avec moi-même./Si condamnés l'un à l'autre... »

2. Cf. *Sagesse*, II, « Du fond du grabat » : « Oh! Fuis la chimère ! Ta mère, ta mère ! [...] La mer ! Puisse-t-elle/Laver ta rancœur,/La mer au grand cœur,/Ton aïeule, celle/Qui chante en berçant/Ton angoisse atroce,/La mer, doux colosse/Au sein innocent,/Grondeuse infinie/De ton ironie ! »

Ce sont des socles de l'identité personnelle (surtout la masculine, disons-le) qui sont ici soulevés, et, dans cette tectonique des plaques en accéléré, la raison a du mal à y trouver son sang-froid. Par endroits, J.-R. Freymann en témoigne, d'ailleurs – preuve que sa parole n'est pas celle d'un entendement sec ou asséché. Il parle aussi de lui-même, comme homme, je veux dire comme garçon, comme fils, comme amant, comme époux, comme père, comme analyste – comme mère. C'est ce qui fait l'attrait de ce séminaire : qu'on n'y attende pas une exposition méthodique de la figure de la mère ou de l'amour maternel, de ses avatars, de son histoire événementielle ou théorique. C'est plus complexe. Cela relève de l'effet de sidération du concept. On écoute. Après, on comprend. Après. Faut du temps.

Comme si le nœud de l'objet retentissait sur le discours. Situation d'avant la révolution copernicienne – mais c'est normal, nous ne sommes pas ici tout à fait dans un domaine de l'entendement. Comme si le sujet ne pouvait pas être au clair, déductif, explicatif, et ce pour une raison simple : parce qu'il ne le *doit* pas – la clarté de l'entendement cartésien trahirait quelque chose, et le rendrait impuissant, et la mère n'est ni un concept ni un signifiant pur. Cela dit, *complexe* n'a jamais voulu dire *compliqué*. Alors, on suit J.-R. Freymann dans ses méandres, dans ses labyrinthes – personnels, objectifs/subjectifs, ironiques et gravissimes –, parce qu'il cherche justement ce qui tend à échapper au discours.

Puisqu'il y a labyrinthe, parlons déjà de l'entrée. L'entrée, c'est l'amour. Ça n'étonnera personne. C'est apéritif. Professeur de philosophie, je me souviens, dans une classe, avoir eu le malheur de demander à mes élèves ce qu'ils souhaitaient me voir traiter en cours l'année suivante, et j'avais donné quelques thèmes, dont L'amour. Patatras ! J'eus le bonheur de lire, sur une fiche : *j'aimerais que vous nous fassiez l'amour*. Ils ont eu droit à quelque chose de très sublimé, un seul homme, fût-il professeur, ne suffisant pas à satisfaire une trentaine d'appétits (supposés – restons modeste). Je gage que la proposition est demeurée inconsciente. Ouf.

L'amour n'est ici d'abord qu'un prétexte, ou un cheval de Troie, pour régler quelques comptes avec une forme d'irresponsabilité sociale qui prend déjà deux formes manifestes. La première est celle du consentement à la régression, la faiblesse devant la tentation de la

primitivité. Comme l'écrit Vian : « Je suis sûr qu'il regrette le temps où il était dans le ventre de sa mère parce que c'est la seule occasion qu'il aura de voir "ça" de l'intérieur³. » On sait que ce fantasme a de fortes et fréquentes résonances politiques. La seconde consisterait à penser que femme et mère sont allégrement interchangeable, y compris sur la question de la *libération*. Diable, une mère libérée, qu'est-ce que ça peut être ? Médée ? – On a tout de même lu récemment des protestations contre les attaques dont les mères seraient les « victimes » de la part des analystes (*sic transit gloria mundi*, aurait-on envie de leur répondre... les chiens aboient et la caravane passe...) –, sous prétexte d'une nouvelle fonction (phallique ?) de la mère, chargée, notamment dans les familles « recomposées », de rejouer le travail d'intériorisation de la Loi... Or, comme la figure du père est liée à l'opération du tiers et que celle de la mère est bien celle de l'imédiateté, on se trouve vite devant une situation aporétique, explosive-implosive, dont il faut retracer la généalogie pour en comprendre, disons les choses directement, la perversité – et disons là carrément que la mère n'y est pour rien, c'est-à-dire qu'elle n'est pas coupable. Mais qu'elle sache quelque chose de ce nœud, c'est tout de même là une part de sa responsabilité. Et qu'on proteste contre l'analyse de la « pauvre mère » signale qu'on a toujours tendance à oublier (mais c'est la rançon du misérabilisme et du compassionnel) que ladite mère est une (re)construction mentale, une fiction de l'enfant, des parents et de la société, et qu'il n'y a là rien de bien naturel, sauf, justement, le mythe et le recours au mythe... Le père, c'est sa fête (des fêtes du père... au lieu de la fête des pères), et ce n'est pas pour rien que la montée en graine de la question de la pédophilie est contemporaine de la vengeance des mères – et la projection d'une sexualité sur-érotisée et multifonctionnelle sur le corps enfantin n'est pas qu'un effet du fantasme masculin, à bon entendre... Les mères devraient lire *Médée*. Et J.-R. Freyermann : le fantasme évite le meurtre.

D'où la position *allégorique* que l'on fait prendre ici à la mère (puisque l'amour est affaire de positions, allons-y) : signification

3. Ou Michaux : « Un veau voulait naître à nouveau. C'était pour quelques observations à faire, prétendait-il, qu'il n'avait pu faire. Ce veau, on le devine, était un garçon. Seul, un jeune homme peut ainsi se tromper sur soi » (*Face aux verrous*, « Tranches de savoir », Gallimard, 1967, p. 51).

représentative de la présence éternelle jusqu'à la mort. Et là, le jeu de mots, le jeu de signifiants triomphe : *mère* rime avec *mer*, et inversement, ou, de même qu'on dit *ça rime à quelque chose* ou *ça ne rime à rien*, il faut dire : *mère rime à mer*⁴. C'est sans doute pour la rime que J.-R. Freymann a choisi, cette fois (à l'inverse du Séminaire sur le Père), de puiser d'abord son matériau d'expérience dans cette autre parole vivante qu'est la poésie (et, en vrai démocrate, dans la chanson – entendons bien que des esprits chagrins considèrent encore la chanson comme de la poésie mineure, ou même comme n'étant pas de la poésie du tout...), et non dans la parole vivante des patients...

Ici, un mot sur la position de J.-R. Freymann sur la poésie, qui cache une décision poïétique, c'est-à-dire une réflexion sur l'acte de faire et de créer, en tant qu'homme de parole. L'organisation de ce Séminaire semble tenir d'abord à ceci : la poésie, expérience fragile et poreuse, est un bon remède à l'amour phallique (turgescence, plein, somnambule, ahuri). Le désir poétique est un expédient inventif (fils de *Poros*, dit *Le banquet* de Platon), c'est la faille qui est richesse, et c'est le plein qui est pauvre (*c'est bien le fils de sa mère, Pénia*, toujours « le Banquet » dixit...). Et en même temps la poésie recèle une limite, qui fait qu'on ne la suivra pas jusqu'au bout... C'est qu'elle poursuit, c'est qu'elle allonge le fil de la nostalgie de l'origine du monde, elle se veut création continuée de cette continuité entre l'origine et ce qui en... sourd. Bref, la poésie demande sans cesse à Dieu-la-Mère : pourquoi m'as-tu fait(e) ? La poésie sert donc, en fait, à poser le fonds de *résistance* à la perlaboration (*Durcharbeitung*) du discours de l'analyste. Elle est donc aussi bien révélation qu'obstacle, elle idéalise, elle masque. C'est pourquoi la seule référence non idéalisée, celle de Bazin, ne vient qu'à la fin, accompagnée du *cas Sylvain* (*S'il vainc*).

4. Cf. Laforgue, qui ne croit donc pas si bien *dire* : « La mer ! De quelque côté qu'on la surveille, des heures et des heures, à quelque moment qu'on la surprenne : toujours elle-même, jamais en défaut, toujours seule, empire de l'insociable, grande histoire qui se fait, cataclysme mal digéré : – comme si l'état liquide où nous la voyons n'était qu'une déchéance ! [...] La mer, toujours la mer sans un instant de défaillance ! Bref, pas l'étoffe d'une amie (Oh, vraiment! renoncer à cette idée, et même à l'espoir de partager ses rancunes après confidences, si seul à seul qu'on soit depuis des temps avec elle) » (*Moralités légendaires*, « Persée et Andromède », Folio-Gallimard, p. 177).

Un exemple d'idéalisation ambivalente : la lecture, c'est-à-dire *l'écoute*, d'une simple chanson de Trenet, « La mer ». La dimension aqueuse et salée – les larmes sont la racine essentielle du transfert –, la fonction de miroir et de mosaïque, l'instabilité mouvante, sa fonction de suture (de confusion originaire des sexes), la nostalgie, le rythme (le battement, la répétition) – et, ajoutons, le *sourire* innombrable, dit Homère, des vagues de la mer... Comme dit une autre chanson, de la même époque, « papa pique et maman coud... » Le corpus est volontairement « vulgaire », c'est-à-dire immédiat, spontané, naïf, mais travaillé et recherché, en tout cas pas du tout intellectuel, théorique – pas d'effets voulus par doctrine, stratégie ou ostentation. Il y a une *innocence* dans les paroles de Trenet qui vaut toutes les preuves de vérité de l'analyse. Nostalgie aidant, la mère est plus au fond de soi que derrière soi – en revanche, le père, chez Trenet, on l'attend... « à la porte du garage... tu paraîtras dans ta superbe auto... » et on prendra même soin de bien freiner, « pour ne pas te dépasser... » Qu'en termes choisis ces choses-là sont dites. Qu'on ne s'étonne pas, après tout cela, si l'amour maternel est idéalisé sous la forme stricte de la dépendance – dépendance/dette à l'égard de l'origine.

Comme la vie est épique, et que le fils de sa mère est un héros (drôle d'étoffe...), dans toute traversée du labyrinthe, il y a des dragons à combattre. Tiens, en voilà un : l'amour de la mère serait un amour de vie, un amour plein, saturé, dynamique. Un amour pur. Afin de briser l'image débile, mais puissante de sa débilité même, et pour mieux construire l'expérience (même infantile) de l'amour, J.-R. Freymann s'arme certes du couple freudien, imparable bouclier, Éros-Thanatos⁵, mais aussi de la théorie de l'étayage des pulsions en rapport à l'objet (on trouvera ici une captivante mise en place de la théorie des *pulsions partielles* en rapport à cet obstacle que serait le dégoût, ou en rapport à la tchatche de la drague, au baratin...), une présentation originale et crue des bizarreries des fonctions dites naturelles (la mère nourrit, le père protège, c'est bien connu) et bien sûr une reprise de l'enseignement des mythes (Médée, par exemple).

5. Audiberti : « Et quand j'écris la mer il faut lire la vie/Et quand j'écris la vie il faut lire la mort » (*Toujours*).

La leçon, c'est que l'amer et l'impur sont indissociables : notre auteur nous met devant les yeux cette matrice de la conflictualité qui rend terribles les relations réciproquement cannibales entre la mère et le nourrisson, entre le nourrir (mourir) d'amour et le se laisser nourrir (mourir) par l'amour.

Ce qui fait retour dans l'expérience du pincement, qui définit bien l'irruption de l'amour en notre intériorité, et qui nous modifie par là même. « J'en pince pour toi », expression de « homnard » (espèce d'hommes à identifier...) pour des crevettes – je veux dire, pour des proies délectables. C'est ce pincement qui ouvre l'idéalisation de l'objet (Stendhal parlait de cristallisation, pour présenter la perfection dont on pare l'objet – mais J.-R. Freymann préfère emprunter un chemin plus... cynique – cynique au sens de Diogène, ce philosophe cynique qui n'hésitait pas à forniquer au vu et au su de tout le monde et qui allait embrasser les statues d'Athènes, en hiver, pour, disait-il, « s'entraîner à la déception »...

Cette voie consiste à prendre l'idéalisation en son sens plus prosaïque – justement à cause des objets partiels, ou plutôt de ce à quoi se rapportent les pulsions partielles, des *morceaux* – par la suspension du *dégoût* : il n'y a rien en l'autre qui ne soit rejetable. Chose que l'adolescent a bien du mal à comprendre⁶. Et piste plus féconde qu'on ne le croit. Brassens⁷ avait bien écrit sa Bécassine (« Tout est bon chez elle, y'a rien à jeter ») et Aristote se plaisait à citer, paraît-il, Héraclite : « Entrez, il y a des dieux aussi dans la cuisine », histoire d'encourager l'amateur de biologie, d'observation naturelle et d'anatomie à armer sa sensibilité et à ne pas s'effaroucher de la laideur ou de la bizarrerie des formes naturelles. L'amoureux, c'est justement ce qu'il laisse derrière lui, ce côté « chochette » et délicat. L'amour, c'est du corps, des humeurs, des orifices. Preuve qu'il n'y a

6. La question de l'ado est celle de l'horreur : mes parents ont-ils joui quand ils m'ont « fait » ? Et J.-R. Freymann note justement qu'aujourd'hui *Loft story* permet aux parents de regarder leurs rejetons se démerder avec l'amour dans l'aquarium : ils se débattent plus qu'ils ne s'ébattent, d'ailleurs...

7. Toute l'œuvre de Brassens est là, transversale. Évidemment, dans la mise en musique du *Il n'y a pas d'amour heureux*, d'Aragon, mais aussi dans de nombreuses chansons auxquelles ce séminaire fait souvent penser : *La complainte des filles de joie*, *Concurrence déloyale*, *Le gorille*, *Au marché de Brive-la-Gaillarde*, *Le mauvais sujet repent*, *La non-demande en mariage*, *Je m'suis fait tout p'tit*, et puis toutes les chansons qui ont pour titre un prénom féminin : *Pénélope*, *Bécassine*, *Marinette*, etc.

pas que du narcissisme ou de la projection imaginaire identificatrice, dans l'amour : on va même jusqu'à agalmatiser les déjections de l'autre, dit J.-R. Freymann dans un... savoureux néologisme. La levée du dégoût pourrait même passer comme l'indice d'une vision du monde dont le principe serait la tendresse – un philosophe y verrait poindre aussi quelque chose de la compassion bouddhique. Proust avait déjà indiqué que le baiser est un très cruel instrument d'optique, puisqu'on se rapproche du visage de l'autre, de sa joue, de sa bouche : vue imprenable sur sa peau... Et ici, via une lecture fraternelle de la « Ballade des pendus, » de Villon, on se retrouve devant une vérité très cynique : l'amour comme art d'accommoder les restes⁸. Si l'amour est un dépôt de l'autre, comment (de quelle manière et de quel droit ?) déposer nos restes dans l'autre ? Car on n'est pas tant amoureux de l'autre (en général) que de ce reste qu'on dépose en l'autre – qui n'est jamais qu'une enveloppe (retour au Socrate du *Banquet*, déguisé en silène... Voilà ce qui motive cette histoire de pulsions partielles. On est suspendu à cette misérable et admirable histoire de reste. L'amour comme histoire de suce-pendu...

Qu'il y ait ce contrepoids fraternel et tendre à ce côté sauvage et primitif de l'amour venant de l'amer n'est tout de même pas étonnant. J.-R. Freymann essaie de relire ce qu'il y a d'éthique (et non seulement de factuel ou d'événementiel) dans le lien d'amour, dans le *ligare* qui nous rend prisonnier de la mère, dans le *foedus* qui initie toute fédération entre les humains. L'éthique, c'est donc seulement cela : il me reste à apprendre à aimer. Souffrance de ne pas savoir cela. Verlaine, à l'amour si maternant et tout à sa fureur d'aimer ce mauvais amour, ne se faisait pas d'illusion, se nommant lui-même, cruellement : l'*amiteux*...

Comment détacher l'amour de la relation duelle, qui s'articule dans des stratégies de séduction (d'attaque-défense), dans des événements qui déclenchent, comme toute chute, une histoire, enfin, des

8. *Accommoder* doit s'entendre : 1) au sens de préparer autrement, d'apprêter sous une autre forme, bref, de *convertir*, ou de faire de débris, de rognures, un morceau. Histoire de parvenir tout de même à « mettre en bouche » ce qui n'est pas « ragoûtant », Laforgue parle d'une vieille fille qui « fait glapir sur le feu les restes d'un dîner... » ; 2) au sens optique : modifier le regard – selon Platon, c'est la fonction de Socrate que de préparer ainsi à l'amour des discours, à l'amour du *logos*.

histoires (énamoration-désamour, mais aussi érotisation et débandade), dans des surdéterminations parfois pitoyables des différentes figures du désir (supposé) de la femme (de la mère – qu'on ne saurait rêver comme libérée – à l'épouse, en passant par la vierge, la gouvernante, la cuisinière, la prostituée, la salope, la poupée gonflable et la maîtresse), mais effectives. C'est pour ça, d'ailleurs, que la position masculine est si révélatrice, dans sa « vocation » – récurrence qui apparaît à beaucoup comme une « nature »... –, dans sa tendance à blesser la dimension du tiers ou à régresser dans une primitivité sans tiers.

Et comme la psychanalyse n'est pas poésie (tout en impliquant une poétique, mieux, une poïétique du discours et de la parole), mais analyse des liens et des attachements qu'on reçoit comme un destin, la question du transfert, si on la considère du point de vue de la mère, devient, d'un point de vue éthique, problématique : en analyse, il n'y a de transfert que comme analyse de transfert, et cette analyse de transfert a pour objet non seulement l'amour de transfert, mais l'amour *du* transfert. L'analyste y est le lieu-tenant de cette mythologie vraie qui consiste à penser que le transfert est en son fond d'essence maternelle – ce qui lui permet, soit dit en passant, de continuer sa propre cure... À condition, car il y a danger effectif, de persévérer dans le rôle de celui qui maintient les écarts. L'analyste ne résiste à l'amour qu'en le transférant. J.-R. Freymann travaille sur cette double caractéristique de l'écart, qui détermine la nature d'*Éros* (qui ne tient jamais son objet absolu), et la fonction de l'analyste, qui veille à éviter *fusion* et *confusion*. Retour à la fonction paternelle du discours, contre, cette fois, le rêve de l'annonce *platonisante* sur cette merveille (sur qui *la mère veille...*) qu'est l'enfant : l'homme qui vivra dans la contemplation de la beauté sera aimé des dieux. *Extase de la mère*, alors, qu'on refroidira par cet avertissement de Shakespeare, qui concentre, dans le principe d'abstention, toute une philosophie de la responsabilité :

*They that have power to hurt, and will do none, [...]
 Who moving others, are themselves as stone,
 Unmoved, cold, and to temptation slow ;
 They rightly do inherit heaven's graces (Sonnet XCIV).*

Qu'on peut traduire ainsi :

Ceux qui ont le pouvoir de blesser (de faire du mal) et qui ne veulent pas le faire (qui s'en abstiennent), [...] qui, troublant les autres, savent rester de pierre, insensibles, froids, résistants à la tentation, ils sont les justes héritiers des dons célestes.

Philippe Choulet
professeur agrégé de philosophie

L'amour est-il l'effet de ce qui ne tient pas dans la structure ?

J'avais suivi de près un séminaire sur l'amour de François Perrier¹, qui était un des seuls à mon avis à oser un peu aborder la question de l'amour, si je puis dire, de face. Je m'étais promis de faire un jour une causerie ou un banquet sur la question de l'amour, alors nous y voici ! Cela fait un drôle d'effet de faire un ébat ou un débat du côté de la question de l'amour parce que après cent ans de psychanalyse, les questions d'amour, de transfert, de passion sont étroitement mélangées.

La méthodologie que j'ai choisie est une méthodologie mosaïque : aujourd'hui je ne vais donc pas vous faire un abstract de tout ce que je vais dire. Cela sera chaque fois un autre abord... Je vais essayer de soutenir cela. Sera-t-il possible d'en faire un banquet, c'est-à-dire que chacun puisse à l'issue de ces petits exposés en dire quelque chose ? La formule des huit versions permettra que, dans l'après-coup, on pose des questions, on fasse écho. En tout cas, si je parle tout seul de l'amour, cela va faire un peu onanistique ! Pourquoi pas ? Finalement la formule onanistique est assez pratique, elle ne nécessite pas trop d'autres réels. C'est souvent rassurant ! Jusqu'au moment où il y a soudainement un effet d'irruption de l'autre qui surgit et à ce moment il se passe de drôles de choses. Ne vivons-nous pas tous dans un

1. F. Perrier, « Séminaire sur l'amour », 1970, *La chaussée d'Antin*, 1^{re} édition 10/18, 1978 ; 2^e édition, Paris, Albin Michel, 1994.

monde éminemment masturbatoire où de temps en temps surgit l'autre, avec sa différence, avec sa corporéité qui fait que notre petite réalité psychique s'en trouve par moments éclatée ?

Aujourd'hui j'ai donné une première formulation extrêmement délicate, qui me semble un point de base fondamental et qui est : « *L'amour est-il l'effet de ce qui ne tient pas dans la structure ?* » Petite question de rien du tout qui a l'intérêt de mettre d'emblée la question de l'amour du côté des affaires de négation et de dénégation. Si vous voulez traiter de la question de l'amour, vous vous apercevez que cet amour ou cette amour – toute la question étymologique tourne aussi autour du fait que vous pouvez le féminiser ou le masculiniser suivant les époques – on a tendance à le (la) penser de manière manifeste, c'est-à-dire sous la forme de « Est-ce que je l'aime ? », formule que vous trouvez dans toutes les revues modèle *Paris Match*, *Gala*, et qui est le fait que l'amour aurait à voir avec quelque chose de l'ordre d'un dire, d'une affirmation d'emblée. Or qui œuvre sur les divans ou sur les fauteuils ou sur les deux se rend bien compte que, dès lors que l'on se trouve dans les questions de transfert, cet amour n'est pas avoué, ou s'il est avoué, c'est sous la forme d'une négation dans le style : « Eh bien moi je peux vous garantir que je n'aime pas du tout mon analyste, je le trouve moche, bête, suffisant ! » La formule dénégative apparaît d'emblée comme si, lorsqu'on est pris dans les griffes de l'amour, fonctionne quelque chose d'une affirmation impossible. Ce n'est pas simplement : on n'ose pas ; on ne peut s'avouer facilement la question de l'amour ; ou plutôt on se l'avoue dans l'après-coup : « Celui-là, je l'ai beaucoup aimé ! Quand je l'ai eu quitté après huit ans, je me suis rendu compte que je l'aimais ! » Vous voyez la formulation temporelle qui est en jeu ; ou alors, formulation plus classique : « Qu'est-ce que je suis mal avec lui, c'est pour cela que je reste ! » Cette formulation permet au moins de cohabiter avec son propre fantasme. Même si vous habitez avec quelqu'un, il y a une place pour un tiers, il y a une place pour votre propre fantasme amoureux par rapport auquel vous allez comparer cette relation réelle. Derrière le mot amour, et c'est pourquoi la forme mosaïque se prête assez bien, derrière ce pur signifiant il y a beaucoup de sens possibles, mais aussi des significations qu'une société donnée met en place. Aujourd'hui vous n'aurez pas droit à l'aspect juridique, mais mon hypothèse

Serge Lesourd

La construction adolescente

Lucien Israël

Le médecin face au désir

Le parcours freudien de Lucien Israël

Pierre Jamet

Le nœud de l'inconscient

Nouer la clinique

Jean-Richard Freymann

Éloge de la perte

Perte d'objets, formation du sujet

Sous la direction de **Michel Lévy**
et **Liliane Goldsztaub**

Les dérives de l'oralité

Charlotte Herfray

Les figures d'autorité

Jean-Marie Jadin

Toutes les folies ne sont que des messages

Névrose, perversion, psychose

Jean-Richard Freymann

La naissance du désir

Essai psychanalytique

Bruno Jeanmart,

Isabelle Durand Pilat,

Thierry Vincent,

Philippe Choulet

Au jeu du miroir :

le nouveau monde de l'image

Pascal Guingand

Anorexie et inédie :

une même passion du rien ?

Christine Loisel-Buet

*La danse à l'écoute
d'une langue naufragée*

Sous la direction de

Janine Abécassis

L'enfant à l'épreuve de la famille

Lucien Israël

*Marguerite D. au risque
de la psychanalyse*

*Deux séminaires : Détruire dit-elle (1979)
et franchir le pas (1980)*

Jean-Richard Freymann

Frères humains qui...

Essai sur la frérocity

Richard Hellbrunn

À poings nommés

La violence à bras-le-corps

Jean-Richard Freymann

et **Michel Patris**

Du délire au désir

*Les dix propriétés de la clinique
psychanalytique*

Claude Escande

Passions des drogues

Les figures du ravage

Thierry Vincent

L'indifférence des sexes

*Critique psychanalytique de Bourdieu
et de l'idée de domination masculine*

Jean-Richard Freymann

Introduction à l'écoute

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-cres.com